

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 41

Artikel: Que sait-on, en somme, de l'Islande ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

M. Mélichon pense au balcon du palais. Il revoit les fleurs qui voltigent, les drapeaux qui le saluent... ses oreilles perçoivent encore le brouhaha de la foule frémisante :

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra ! Et machinalement, il fait le geste pour remercier... tandis qu'autour de lui, les fleurs pleuvent de plus belle... *Pierre Addor.*



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

A force de voir passer la blouse de Tavonne, Barroz se prit à haïr davantage cet homme doux. Et il cherchait tenacement le moyen de s'en verger. Pour ôter au facteur tout prétexte de pénétrer dans la maison, Barroz avait cloué contre la porte de la grange une boîte aux lettres. De l'intérieur de la remise, à travers les planches disjointes, souvent il guettait la venue de l'ennemi. D'un bond, Tavonne franchissait la barrière basse. Vivement, il s'approchait. Il était bien maigre, tanné, ridé par le soleil, par le froid, par la peine. Ses yeux, pourtant, riaient sous la visière de la casquette bleue. Déjà, appelées par d'autres sentiers, les jambes grêles du facteur s'éloignaient.

Barroz, alors, sortait de sa cachette. Les mains enfoncées au fond des poches, il rôdait dans sa cour. Une paix ennuyeuse était posée sur les portes closes, sur les poutres de l'avant-toit. Cette demeure, Barroz ne l'avait jamais beaucoup aimée. Il la détestait, maintenant... Son enfance s'était écoulée dans une pauvre maison emplie d'enfants. Il avait grandi dans le bruit, dans le désordre. Et puis la Louise s'était éprise de lui parce qu'il était râblé, rougeaud. Ambitieux, il avait épousé la laide et riche orpheline et il s'était installé sur sa terre, loin de la vie mouvementée du village.

A cette heure, il le regrettait amèrement. Pour mener les gens, c'est près d'eux, avec eux qu'il faut habiter. Pour se venger, surtout. Or Barroz avait son plan qu'il retournait dans sa tête depuis des semaines. Certain soir, après le souper, il parla :

— Dis donc, Louise, tu t'ennuies par là... Ça ne peut pas continuer comme ça... Il m'est venu une idée... J'en ai touché un mot au cousin Boulenaz, à Auguste, donc, qui loue notre maison des Biores... Elle est bien située, cette maison... Elle donne sur la place... Elle a le soleil tout le jour, une jolie façade, un balcon... D'autre part Boulenaz a quatre fils qui deviennent grands. Il cherche un train de campagne... Il louerait ici à un bon prix... Il est d'accord !

Sournois, Barroz inspecta sa femme. Il redoutait un refus sec. Mais leurs désirs cachés s'étaient rencontrés. Longtemps, Louise Barroz avait espéré que des enfants égayeraient sa solitude... Longtemps... Et maintenant qu'il fallait renoncer à cet espoir, elle s'ennuyait dans ces chambres trop vastes où tous les pas résonnaient ; elle redoutait l'horizon désert, le bois proche, les champs ondulés, la grisaille des mois d'hiver ; et la voix de la fontaine, toujours seule à chanter dans la cour, lui donnait du noir... Et voilà que son mari prononçait les mots qu'elle avait souhaité dans le secret !... Pourquoi ?... Elle le croyait attaché à la terre par toutes ses fibres paysannes. Il devait donc se laisser entraîner par une de ces passions qui s'emparent du cœur d'un homme et s'y installent en maîtresse. Elle résolut d'en avoir le cœur net. Et, méfiante, elle insinua :

— Aller au village ?... Vis-à-vis de Tavonne ? C'est ça qui t'attire ?... Il ne te suffit pas de voir sa blouse sur les chemins ?...

Barroz était devenu très rouge, comme lors-

qu'on pose une parole juste sur un secret. Mais il comprit aussi, au ton de sa femme, qu'elle était gagnée à son projet. Il se pencha, insinuant :

— On s'embête par là... A notre âge, on a besoin de voir du monde, de causer... Sais-tu quoi ? On ouvre une épicerie, droit en face de celle à Tavonne... On ne peut pas être facteur, buraliste et épicier tout en même temps... Il faut que la femme à Tavonne se ménage : timbrer des lettres et vendre du sel, à la longue, ça fatigue !...

Barroz eut un gros rire. Puis il poursuivit :

— Tu comprends, je connais nos gaillards des Biores... Ils viendront se servir chez moi... J'ai le moyen de les faire marcher... Avant un an, Tavonne peut fermer sa boutique, remiser ses caramels et ses paquets de Burrus... Comme ça tu verras du monde...

Madame Barroz souriait d'aise. Son mari dit encore :

— Et puis... et puis... T'inquiète pas !... On a plus d'un tour dans son sac... Rira bien qui rira le dernier... Gare ! gare !...

Des « chars » aux essieux mal graissés emportaient les meubles de la ferme. En attendant de s'installer tout à fait au village les époux Barroz erraient de pièce en pièce. C'est là qu'ils s'étaient aimés, qu'ils avaient vécu... Et les vaches meuglaient à l'écurie ; leurs voix lamentables semblaient demander : Pourquoi nous livrez-vous à des étrangers ?... Sans doute, vous êtes riches, vous n'avez pas d'enfants. Mais ne vaut-il pas mieux nous traire que d'ouvrir une boutique pour ruiner un pauvre diable de facteur ?...

...Pourquoi ?... Sans se l'avouer, les époux se posaient la même question. Ils s'évitaient, en gens pris en faute... Souvent, de bon matin, Barroz partait par les chemins. Et il se retourna pour voir sa maison que le soleil éclaboussait de clartés. Les toits qu'on abandonne sont tristes. Ils parlent à leur manière et les larmes sont des yeux... Barroz regardait la cheminée à capuchon très noir sur le bleu du ciel, le sureau penché sur la remise, la cour pavée, la fontaine dont le chant disait la bénédiction des heures toutes pareilles, le jardin potager où des groseilliers, le long de la barrière pourrie, se contaient des histoires... Et là-bas, le village, des bois, des collines, des monts...

Confusément, Barroz sentait qu'il avait vécu là ses meilleures années... Désormais, il n'était plus son maître. Une rancune le tenait, le possédait tout entier, un désir de vengeance, puisqu'on l'avait méconnu, bafoué, livré à la langueur des gens... Le dos raidii d'une ténacité nouvelle, l'homme rentrait dans sa maison.

* * *

Du fond de son étroit magasin, le femme du facteur Tavonne surveillait l'emménagement qui se faisait en face d'elle. Plus fine que son mari, elle redoutait ses futurs voisins. Tout en servant aux pratiques une livre de sel ou un morceau de savon, elle réfléchissait à bien des choses, sachant l'orgueil de Barroz, sa méchanceté sournoise. Et quand une sonnette retentissait, elle courait au guichet aménagé dans l'épaisseur d'une cloison et pesait un paquet ou timbrait une lettre.

Donc, en face, par la porte largement ouverte, pénétraient des tables, des bahuts en noyer ciré, de lourdes armoires. Barroz lui-même paraissait, plastronnait, distribuait des ordres, offrait à boire... Comment, onze heures déjà !... Alors, vivement, la femme Tavonne allumait le feu, pelait les pommes de terre du dîner, coupait le lard en morceaux menus. Les enfants rentraient de l'école : Emma, Jules, Rose, Louise Charlotte et Auguste, le petit neveu, tous si affamés qu'ils bousculaient la Loulotte qui essayait ses premiers pas... Un cri strident, des pleurs... La mère, alors, prenait la petite dans ses bras, la caressait, la berçait, l'embrassait, jusqu'à ce que rient ses grands yeux clairs encore humides de larmes.

Bientôt, les Barroz furent installés. Pendant

quelques jours, ils se tinrent cois. Souvent, pourtant, l'homme partait avec cheval et voiture pour la gare lointaine d'où il revenait avec des caisses, des ballots mystérieusement enveloppés de gros papier bleu. Autour des deux fontaines, on clabaudait. Des femmes s'hardirent à poser des questions :

— Eh bien, madame Barroz, vous en achetez des choses pour votre maison !... des tapis ?... Des rideaux ?...

— C'est des langues de femmes !... ripostait gaillardement Barroz sur un ton qui n'admettait pas de réponse.

On n'insistait pas.

Enfin, certain jour, les enfants s'attroupèrent. Un peintre italien, de son pinceau agile, traçait sur l'enseigne clouée depuis une heure à peine au-dessus de la porte :

Louis Ba...

Ce fut assez pour un matin, car il faut enjoiver les lettres, les entourer d'un filet rouge, grisiller le fond. Et l'après-midi, l'Italien ajouta :

...roz.

Puis, plus bas, en très gros caractères, plus beaux encore que les autres :

Ep...

Le travail en était là, à la tombée de la nuit, mais le village, déjà, avait compris.

Et le magasin s'ouvrit. Au soir de ce jour mémorable, la municipalité de Biores était convoquée en séance ordinaire. Barroz y parut, rayonnant, le verbe haut, les joues colorées, la main tendue, semblant dire : — Oui !... C'est bien moi... Vous vous servirez au magasin, hein ?...

Il clignait de l'œil. Passifs, enfermés en eux-mêmes, les municipaux subirent l'autorité des paroles, des gestes, des sous-entendus de ce menteur à puissante encolure. Et rentrés chez eux, ils dirent à leur femme :

— Il faudra partager... Barroz, c'est Barroz. Tu pourras toujours aller chez Tavonne, le soir, de temps en temps, pour le sucre... Après tout, Tavonne est facteur !... Un métier, ça va bien, deux c'est trop !... Sans compter qu'on peut toujours avoir besoin de Barroz un jour ou l'autre...

— Bah ! Ils n'auront pas tant de ce monde !... disait Tavonne à sa femme, pour la consoler.

L'épicier hochait la tête :

— Mon pauvre Paul !... Barroz tient la moitié du village par les cautionnements... Il n'y a que la crainte pour obliger les gens...

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

Que sait-on, en somme, de l'Islande ? — Pas grand' chose, sinon que c'est une île brumeuse perdue dans l'océan glacial arctique... Or, un voyageur vaudois a visité l'Islande et en a rapporté impressions et photographies qu'il publie dans *L'ILLUSTRE* du 12 octobre. Cette relation est intéressante parce que vécue. Le même numéro consacre un saisissant reportage à « Bovernier, après le désastre ». Voir en outre de magnifiques vues de châteaux fribourgeois, deux pages originales sur les virements et les comptes de chèques postaux, une curieuse photographie d'un équilibriste faisant de l'acrobatie sur la tour de la cathédrale de Lausanne, etc.

„DIABLERETS“ pur ou à l'eau

„DIABLERETS“ cassis

„DIABLERETS“ citron

„DIABLERETS“ grenadine

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUZOZ

AU TROUSSEAU MODERNE

MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.